

Françoise du Clairais

NIONIKAN

ON EST NIONOKAN QUAND ON PORTE
SA FORCE ET SA PLÉNITUDE EN SOI
(Dialecte mélanésien de la Grande Terre)

5 mai 1988

Le drame d'Ouvéa en Nouvelle-Calédonie
une stupéfiante théorie du probable

Éditions Les Soleils bleus

© Les Soleils bleus éditions, septembre 2020
ISBN 978-2-918148-28-9
Collection : Longs Voyages Courts
ISSN : 2110-2511

Version numérique : ISBN 978-2-918148-31-9

148 place du Général de Gaulle
80310 Picquigny
www.lessoleilsbleus.com

© Photo de couverture : collection privée de l'auteur

Avertissement

Ce témoignage ficelé de critique sociale et politique intervient dans un contexte aussi proche que possible des faits historiques qui se sont déroulés en Nouvelle-Calédonie de 1984 à 1989 en conservant la liberté de récit nécessaire à un roman.

Le Haut Domaine

LA LUMIÈRE DU JOUR redonnait à la Terre les couleurs de la vie...

Le front collé sur le hublot glacé, les longues heures de vol et de réflexion m'avaient enfin apaisée.

Le plus grave affront d'un être à un autre, c'est le mensonge. C'est le plus lourd de conséquences. On peut s'arranger de la vérité, on ne s'arrange jamais du mensonge. Cet homme aimé, cet homme quitté à Paris, je ne le reverrai plus. Le travail d'oubli pouvait commencer et sécher bien des larmes inutiles...

Le pilote ralentit... pointa vers la piste d'atterrissage dans un rétro-pédalage bruyant des moteurs... On aperçut alors, très nettement émergée d'une masse d'un bleu profond ourlé de turquoise, la tache sombre des îlots coralliens déchiquetés par la houle.

Après deux ans de vie commune, je n'étais pas encore préparée à la solitude. À défaut de l'apprivoi-

ser j'étais fermement décidée à l'organiser. Revenir à Nouméa que j'avais découverte il y a longtemps grâce à mon métier de journaliste, c'était renouer avec le temps long, regarder devant soi, s'exercer à de très vieilles techniques : la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat qui sont les instruments structurels de la vie. De merveilleux outils pour s'étonner de découvrir un paradis sur ces îles mélanésiennes isolées pendant des millions d'années au milieu du Pacifique où toute vie palpite, accueillante, diffuse ; où la nature semble avoir trouvé une âme.

À Paris, cet automne, il flottait dans l'air comme un renouveau de printemps. Sur le marché aux fleurs de l'Île de la Cité, des étrangers se photographiaient devant des potées de chrysanthèmes et des massifs de pélargoniums. J'ai lâché la main qui tenait la mienne, serrée, crispée, convulsive et je suis partie. Pour exister ailleurs, espérer trouver un jour, en quelque lieu du monde, l'endroit précis déjà prévu pour moi, la place immédiatement désignée comme étant la mienne, où je pourrai à nouveau construire sans crainte de me tromper.

Le soleil venait d'installer son voile de lumière sur l'horizon et c'est sans doute ce qui m'aurait fait pleurer. Pour contrer l'émotion, je me suis appliquée à cet exercice improbable de faire rentrer des pieds gonflés

dans les escarpins de mon ancienne vie, tandis qu'une voix légèrement cotonneuse m'interpellait discrètement.

« Tu as encore fait le vol à pied ! Vingt mille kilomètres, quand même ! » s'amusa Sylvia, l'hôtesse de l'air, qui venait de se remaquiller discrètement en cabine pour dire au revoir aux passagers.

J'ai réussi à sourire à la traditionnelle plaisanterie concernant mes trop nombreux déplacements en cabine, en me glissant entre les sièges pour récupérer mon sac de voyage avant l'atterrissage annoncé.

Cet avion long-courrier, *Big Boss*, comme l'avaient surnommé affectueusement les équipages d'UTA, était à cette époque le plus innovant gros porteur de la flotte et la fierté de la compagnie avec une cabine à l'étage, en retrait et donc éloignée des bruits de la cabine centrale. Je tentais d'y réserver un siège privilégié chaque fois que c'était possible à l'occasion de mes nombreux déplacements de journaliste pour des journaux qui me confiaient leurs missions en *freelance*. En choisissant régulièrement les mêmes places, j'étais facilement repérée par les équipages avec lesquels je me liais d'amitié au fil du temps. Ainsi trois ou quatre fois par an, hôtesse et stewards m'invitaient à sabler le champagne et à passer quelques bons moments de bavardages pendant la nuit pour

qu'elle nous paraisse moins longue, d'où quelques trajets entre l'avant de l'appareil, l'espace gourmand à l'arrière et quelques moments de repos sur le siège incliné que m'avait attribué la compagnie.

Enfin l'appareil s'était posé.

Atterrissage en douceur malgré un fort vent en travers de la piste, suivi par les applaudissements des passagers pour saluer la performance du pilote, à la manière américaine, avant la périlleuse descente de la passerelle élevée à l'aplomb du tarmac.

Bisou de Sylvia à la porte de l'appareil.

« Bon vol de retour !

— La routine... me répondit-elle en souriant, puis :
Tu restes longtemps à Nouméa ?

— Je vais séjourner chez Manon à Poya pour quelques jours d'enquête en brousse sur la préparation des prochaines élections... des embrouilles politiques à déchiffrer, ce n'est jamais rapide.

— Si je ne suis pas de vol à Noël, je viendrai vous rejoindre comme l'an passé... quelle fête !!!

— À bientôt Sylvia !

— À Noël, ma Soizic ! »

Qu'il faisait bon respirer en atmosphère naturelle après trente heures de vol en cabine pressurisée et les salles de transit enfumées lors de brèves escales à Barheim, Singapour ou Sydney. En bout de piste,

l'aéroport de la Tontouta tentait en vain de s'animer mais les boutiques de souvenirs et le change étaient encore fermés à cette heure matinale.

Après d'infinies minutes d'attente, le loueur me remit les clés d'une berline climatisée dans laquelle j'ai pu caler tout mon matériel de reporter, mon sac de voyage et les cartouches de cigarettes achetées en *duty free*, récompense attendue par les amis calédoniens qui vont m'accueillir pour quelques semaines. Sans oublier *Rive Gauche*, d'Yves Saint Laurent et *Ysatis*, de Givenchy, des parfums qui, en cette année 1984, se partageaient la vedette auprès des hôtes de bord, élégantes ambassadrices des marques prestigieuses... Des fragrances à retrouver un jour, comme des petites madeleines qui viendront titiller une mémoire vacillante, avant que l'espace aérien ne devienne le terrain de jeu privilégié des actions terroristes... Quand l'art de voyager synthétisait l'envie de luxe, cette part de rêve à laquelle le monde occidental aspire tellement... Ces *jus* précieux feront la joie de Manon, mon accueillante amie polynésienne.

Cette jolie *Paumotu*¹ avait gardé les habitudes, qui font la vahiné, de se parfumer chaque jour les cheveux, même retirée au plus profond de la brousse

¹ Native des îles Tuamotu.

calédonienne, dans sa ferme d'élevage du bout du monde. Il me restait environ deux heures de trajet par la seule route de l'île qui longe, à l'Ouest, de vastes plateaux herbeux d'*herbes à para*² et des savanes à niaoulis, refuges des cervidés et terrains de chasse privilégiés des riches propriétaires calédoniens qui parcourent leurs vastes ranchs le fusil sur l'épaule. C'est le pays des cow-boys, des fermiers et des mineurs, ces petits colons ou *zoreilles* qui ont construit la Calédonie rurale de la Grande Terre.

Tandis qu'à l'autre bout du monde, les Parisiens glacés couraient leurs dernières heures d'une fin d'après-midi *octomnale*, je remis ma montre à l'heure calédonienne qui ne sera jamais l'heure mélanésienne quand, pour l'homme des tribus, se pose l'utilité *d'extraire le temps du rythme de la nature*.

Cinq heures, disons en temps conceptualisé, et déjà une chaleur moite s'invitait à bord de ma berline accentuant cette désagréable sensation de fatigue nauséuse due à l'influence conjuguée du décalage horaire, des petits noirs trop nombreux, et du manque de sommeil. (Les grands voyageurs cachent ce luxueux désagrément sous le nom de *jet lag*!)

1 Graminées pour les pâturages.

Après une longue inspiration d'air frais saturé de parfums insulaires, toutes vitres ouvertes et les cheveux au vent, je pouvais enfin rejeter à l'arrière les douloureux escarpins de l'urbanité, pour une conduite à la *polynésienne*, pieds nus sur l'accélérateur, et ne plus mêler la Métropole à mes réflexions, ouvrir là aussi une fenêtre salvatrice pour chasser les démons.

La carte routière de Nouvelle-Calédonie que me remet le loueur de voiture à chaque voyage ne me servira pas beaucoup. Je connais sur le bout des roues les chemins qui me conduiront à la station d'élevage de mes amis broussards située à la *frontière* encore mal définie entre le Nord et le Sud de la Grande Terre.

Après avoir longé les kilomètres de clôtures des vastes étendues d'élevage et traversé des villages ouatinés par la brume matinale qui se levait peu à peu avant *les premiers coups de poing du soleil* sur les tôles ondulées des toitures, les premières échoppes commencèrent à s'ouvrir. Ces petites épiceries, *stores* en langage calédonien, où s'entassent des denrées et produits de toute sorte sont souvent tenues par un *Chinois Tahiti*.

Passé le coquet village de Boulouparis qui somnolait sous des cascades de bougainvilliers, deux

cavaliers remontant de la Guaménie¹ me croisèrent avec rapidité, sans un regard. Ces éleveurs caldoches qui parcourent de l'aube à la tombée de la nuit les grandes plaines échevelées par le vent jusqu'au pied des montagnes de la Chaîne, avec leur mentalité de pionniers du *bush* australien dont ils ont définitivement adopté le *look*, devaient sans doute rejoindre la petite ville de La Foa qui reste le rendez-vous privilégié des *stockmen* de toute la région.

Terre d'élevage pour les colons qui la peuplent depuis la *prise de possession française* (mots détestables) en 1853, la Nouvelle-Calédonie serait un surprenant pays de cow-boys où les Indiens seraient des Kanak² qui doivent encore revendiquer la restitution de leurs principaux territoires pour assurer leur survie alimentaire et celle de leurs enfants.

Presque hélas, son sous-sol très riche lui donne le troisième rang mondial de production de nickel – soit à peu près la moitié du minerai recensé dans le monde – et fait passer au second plan des organisations stratégiques locales toutes les autres ressources comme l'agriculture, le tourisme et l'élevage. Pour arracher les tonnes de terre rouge, des cratères hideux

1 La rivière aux oiseaux.

2 Le mot *kanak* n'est pas péjoratif. Il signifie *homme* en Mélanésie.

ont donc violé la plupart des montagnes polluant au passage les rivières et les lieux de pêche traditionnels en se moquant des conséquences écologiques sur le milieu naturel. Des collines éventrées à grands coups de bulldozers sont donc abandonnées, découpées en terrasses endommageant à jamais le patrimoine naturel tribal de la Nouvelle-Calédonie.

Marchant le long de la route, entre La Foa et Bourail, quelques Kanak me saluèrent d'un geste amical auquel je répondais par le *tata* traditionnel. Cachant au regard les champs sacrés d'ignames et de taros, les forêts de bambous dissimulaient des sentiers profonds menant aux tribus : tribu de Oua-Tom, tribu de Petit Couli, tribu de Grand Couli, tribu de Sarraméa, tribu de Moméa, tribu de Gouaro signalées par un simple panneau de bois.

Soudain la piste prit le relais d'une route goudronnée pour suivre les courbures de l'océan Pacifique derrière des bosquets de palétuviers.

Des sources historiques rapportent que face à cette nouvelle terre, Cook se rappelant avec nostalgie les rivages de sa Calédonie écossaise, prit la décision de baptiser l'île, *Nouvelle-Calédonie*. Une île ensuite complètement délaissée par les Anglais qui lui ont tellement préféré l'Australie, que Napoléon III, sai-

sissant l'opportunité, plantera sur son sol avant celui de leur très Gracieuse Majesté, un simple drapeau français salué par une très modeste déclaration d'intention de l'amiral Février-Despointes :

« Aujourd'hui, 24 septembre 1853, à trois heures de l'après-midi, en vertu des ordres de mon Gouvernement, je prends officiellement possession, au nom de l'Empereur et pour la France, de l'île de Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, sur laquelle je fais arborer le drapeau national, et je déclare à tous qu'à partir de ce jour, cette terre est française et propriété nationale. »

Simple et efficace !

Pourtant ce sont bien les colons australiens qui sont venus les premiers défricher les terres de Nouvelle-Calédonie en créant de grandes fermes d'élevage à la mesure de leur pays d'origine. L'empreinte anglo-saxonne y est encore très présente, propagée dès la découverte de ce pays par les Églises protestantes qui ont semé à la volée des mots anglais issus de leurs activités quotidiennes et fini par épicer une langue calédonienne très singulière sur un territoire où l'on avait recensé quarante dialectes mélanésiens différents que la tradition orale avait laissé s'envoler pour la plupart. Même si la langue française, indispensable aux échanges, tentait une harmonie entre

les hommes, leurs modes de vie ne se mélangeaient pas. Les broussards calédoniens, éleveurs ou cultivateurs très proches de la nature, vivaient à proximité des tribus mélanésiennes et s'étaient éloignés des Caldoches des villes que le luxe attirait et forgeait à d'autres lois. Par ailleurs, en vertu d'un échange de bons procédés, les hommes de la terre ne se préoccupaient guère de Nouméa. S'ils y descendaient, c'était seulement à cheval et avec leurs fusils, et aussi quand ça risquait d'aller très mal. Alors tout le monde devenait que ça allait barder !

D'où l'inquiétude légitime du pouvoir politique français pour faire accepter une loi statutaire transférant l'exécutif du Territoire à une assemblée locale élue démocratiquement. Cette loi, fixée par le nouveau Gouvernement socialiste, était présentée comme un essai ultime de cohésion entre deux communautés, mélanésienne et caldoche, que tout opposait et qui s'ignoraient scrupuleusement. La date du scrutin pour le renouvellement de l'Assemblée territoriale avait été fixée au 18 novembre 1984 mais il était déjà fort probable qu'il y aurait boycott des indépendantistes en raison d'un déséquilibre démographique incluant la voix des métropolitains récemment installés sur le Territoire, ce qui ne leur promettait que trente pour cent des suffrages.

Nous étions préparés, en évaluant les valeurs profondément différentes dans le fondement de leur société, au fait que ces deux entités, lors des prises de positions politiques, économiques et financières, auraient beaucoup de difficultés à créer les rapprochements souhaités. Si j'avais pu me garder de tout parti pris, je pensais néanmoins, ainsi que de nombreux observateurs politiques, qu'il devenait urgent de mettre fin à plus de cent trente années de domination blanche et de reconnaître enfin le fait colonial et l'isolement d'une société kanak profondément repliée sur elle-même, sans que la peur de perdre tous ses avantages ne fasse fuir une population caldoche compétente et indispensable au bon fonctionnement des institutions.

J'atteignis enfin la petite bourgade de Basse-Poya près de la tribu Nétéa, aire coutumière de langue *paicî*, pour retrouver Manon et sa famille afin de préparer un nouveau Noël austral. Des flamboyants couverts de fleurs écarlates éclairaient de chauds reflets la piste de latérite qui grimpait au refuge de mes amis entre deux rangées de pins colonnaires, témoins oculaires de la transmission orale des Anciens.

« Plante, toi le cadet, dispose les Allées en deux rangées pour qu'en marchant nous voyions toujours les arbres... ainsi parlait le vent à l'ancêtre Kanaké. »

Au bout du chemin, derrière des bouquets de

goyaviers sauvages, quelques bâtiments blanchis s'élevaient sur fond de clairière et de cocotiers frémissants. Avec sa tôle ondulée en guise de couverture, la bâtisse avait un air rouillé de refuge hors du temps. Une pancarte rustique indiquait : HAUT DOMAINE – repas fermiers – gîte rural à louer.

« Dis donc, elle se mérite ta mesure ! » dis-je à Manon après lui avoir lancé un joyeux *Aloha* depuis la porte d'entrée restée entrouverte.

En avançant dans la pénombre, j'essayai les perles de sueur collées sur mon visage avec un mouchoir en papier cueilli au hasard d'une boîte posée en évidence sur la grande table contre le mur du couloir. Elle était seule dans la grande pièce à vivre devant sa cuisinière à bois où elle semblait tourner et retourner des cuisses de volailles dans une grande marmite en fer blanc. Ce plat pourtant simple et très économique – quelques francs Pacifique pour des poulets congelés importés de Nouvelle-Zélande – cuisiné à la mode Manon était un délice recherché par ses hôtes, un *plat du dimanche* qui améliorait le quotidien souvent composé de Oua-co, boîtes de bœuf en gelée fabriqué dans la bourgade éponyme de la Grande Terre, mélangé de riz blanc, de quelques tomates, d'oignons rouges et de piments doux.

Bisous sonores sur deux joues rebondies.

Pulpeuse dans son paréo joliment coloré enroulé autour de la taille sur un vieux jean délavé, Manon avec sa lourde tresse nouée en chignon, sa peau tannée et ses yeux sombres m'entoura chaleureusement de ses bras potelés et posa trois bises en retour sur mes joues de citadine.

« Enfin te voilà... me dit-elle, visiblement heureuse de me voir.

— Ah oui ! les mouchoirs publicitaires... J'ai hébergé un représentant de chez Kleenex cette semaine, quel bagout ! On ne s'est pas ennuyés.

« Il était accompagné de sa ravissante fiancée espagnole. J'ai pu converser dans sa langue pour m'apercevoir, hélas, que j'ai bien perdu en pratique ! Et puis en fin de séjour, nous avons dansé quelques pas de flamenco... mixés au *tamuraé* : quelle rigolade !

— Une Tahitienne des îles qui danse un flamenco gitan, j'aurais aimé voir ça ! »

Elle effectua trois pas de danse mais sous l'étoffe du paréo se dessina très vite le déhanchement du *tamuraé*. Les gestes souples du *otea*¹ suivaient la cadence imaginaire du *to'ere*² accompagnant les accords sensuels d'un chant.

1 Danse avec percussions.

2 Tambour à lèvres.

Tout se termina par un immense fou rire et par mon déséquilibre, parce que moi, à ce rythme-là, mon popotin ne pouvait pas suivre...

Puis, soudain grave :

« Dis-moi vite quel temps fait-il à Paris ?

— Hier, il faisait froid, très froid.

Elle soupira de bien-être en s'essuyant les mains.

— Cette pensée est si rafraîchissante !

— Qu'est-ce que je leur mets avec ça ? »

Elle enchaîna sans attendre ma réponse en jetant dans la marmite une boîte de champignons de Paris, en conserve et d'importation mais exquis par leur nom, me dit-elle avec malice. Compte tenu de l'importance du plat, il y avait bien une douzaine de pièces de volaille qui se chevauchaient en suintant la graisse et le gros sel, je comptais une tablée déjà conséquente, tablée à laquelle j'étais invitée sans plus de cérémonie.

Sur une feuille de bananier, les ignames et les taros épluchés pour s'accommoder au lait de coco, voisinaient avec un saucisson de cerf entamé et quelques coquillages parfumés au curry. Un *poe tahiti* au manioc serait servi en dessert.

« Il te reste encore des conserves ? dis-je en pensant aux courses en duo de l'année passée.

— Vérifie ma Soizic, tu sais où se trouve la réserve, mais je crois que ce sont les dernières boîtes : il nous

faudra aller chercher du ravitaillement en ville avant Noël.

Puis, sans quitter son plat des yeux :

— Je compte sur toi et sur ton *truck*¹ s’amusa-t-elle en lorgnant sur ma berline. »

Comme elle me l’avait très simplement proposé, j’explorais l’ancienne chambre froide qui servait de placard pour les réserves alimentaires dans l’immense cuisine qui était aussi le salon, la salle à manger, le boudoir, la salle d’attente, le bureau et même un peu l’épicerie où les voisins, d’où qu’ils viennent, trouvaient à se ravitailler en cas de pénurie. L’endroit me parut un peu vide sauf quelques canettes de bière *Number One* ou *Hinano* fabriquées à Tahiti, quelques boîtes de cola et de limonade. Dans un coin sombre et plus frais de la pièce : deux sacs de riz de dix kilos, un sac de farine du même poids, six bouteilles d’huile d’arachide, dix kilos de sucre en poudre et du sel.

« Hé Manon !, il reste plein de sucre, tu vas attirer les fourmis !

— C’est pour nourrir les *margouillats*² ! répondit-elle en riant, puis se ravisant :

1 Bus de transport en commun très populaire à Tahiti.

2 Petits lézards insulaires.

— C'est ma réserve pour les gâteaux. Pendant les tempêtes tropicales, avec le manioc broyé du jardin et les œufs de nos poules, les gamins pourront patienter.

— Mais nous sommes en pleine sécheresse !

— Ho ! Il faudra bien que ça tombe, Soizic, avec cette chaleur... et si le cyclone revient, tu vois, je préfère avoir du sucre pour les petits, en faisant des pâtisseries, l'attente sera moins longue. »

Dehors, poules et dindons se pavanaient en caquetant.

Soudain, délaissant les casseroles elle leur jeta deux poignées de graines derrière les planches disjointes qui servaient de porte à la cuisine.

Le chien acheva un long bâillement sur sa serpillière bleue étalée sur le sol en ciment où semblait jouer un rayon de soleil. Il n'était pas midi et déjà la chaleur ruisselait sur les tôles ondulées de la toiture. Les planches fissurées des murs laissaient passer l'air rafraîchi des alizés qui croisait celui des fenêtres laissées sans vitre à la mode polynésienne, mais coquettement ornées de coton écru habilement crocheté. Toute cette ventilation naturelle était savamment étudiée pour le confort de la cuisine, une pièce que l'on aménage souvent à l'extérieur de la maison en Polynésie.

Manon n'était jamais surprise de me voir surgir de

nulle part. La brousse ne vit pas à l'heure des villes et nous pouvions reprendre le dialogue là où il était resté six mois plus tôt, sans rien perdre en naturel. Cette complicité nécessitait des appels téléphoniques longue distance et quelques coûteuses factures de part et d'autre dont aucune ne se faisait reproche. Cette jolie vahiné des îles, que des clichés langoureux avaient souvent couchée sur des calendriers pour touristes en mal d'exotisme, fut cependant très sévèrement éduquée par les sœurs des missions catholiques à Papeete. Sa solide beauté *Paumotu* lui promettait pourtant un autre avenir, fait de plaisirs et de distractions, de danses et de voyages comme pendant sa trop brève carrière d'hôtesse de l'air sur la compagnie australienne Quantas qui assurait alors les liaisons régulières Sydney/Papeete/Sydney.

Elle avait connu une gloire éphémère en remportant une année le concours du *Heiva Tahiti* pendant les fêtes du 14 juillet où s'affrontent les meilleurs groupes de danse de l'archipel. Voyageant avec la troupe de Coco Tane, elle avait multiplié les représentations à travers le monde. Un jour qu'elle avait été choisie pour inaugurer un stand touristique polynésien sur l'immense foire agricole de Brisbane, elle fut attirée par un grand gaillard bronzé au regard pailleté de vert qui ne la quittait pas des yeux.

Coup de foudre pour Loïc, solide broussard métissé de la Grande Terre, plein d'admiration pour sa belle et immédiatement *tombé en amour*, qui lui offrit rapidement le mariage. Mais ce cavalier turbulent, habitué aux longues cavalcades de *gaucho* dans les plaines, avait d'autres passions : puissamment attaché à la terre que ses ancêtres avaient durement travaillée, habitué à pousser plus de mille têtes de bétail sur les grandes plaines, ivre de liberté comme tous les broussards, il se sentait plus proche des *bushmen* australiens que des cols blancs des faubourgs de Nouméa.

Cette union promettait une vie simple et rude : travail de la terre, surveillance du bétail et des enclos, chasse, pêche et confitures... loin des plaisirs raffinés de la ville. Mariage, isolement et langueur, malgré leur amour, ma Bovary du Tamuré avait rencontré quelques difficultés d'adaptation à la vie de brousse.

Ainsi que l'avait noté il y a bien longtemps Jacqueline Sénès, journaliste écrivain calédonienne :

« C'était le lot des broussardes : l'homme passait vite, avec des bottes cavalières, et la femme se retrouvait seule entre le store et le paddock, entourée d'une nichée d'enfants et d'une dizaine de chiens bleus. »
(*La vie quotidienne en Nouvelle-Calédonie...*, 1985)

Bien plus tard et après la naissance de trois vigou-

reux enfants, tous des garçons, Manon s'était enfin acclimatée à sa nouvelle vie. Se protégeant dans sa grande famille qui mêlait mari, enfants, parents, Canaques des tribus voisines et amis de passage, sa maisonnée toujours pleine la rassurait. Il y a quelques années, son accueil chaleureux au hasard d'un de mes reportages sur les gîtes de brousse en Mélanésie m'avait permis de l'interviewer longuement et d'apprécier ce caractère heureux qu'elle gardait malgré les contraintes de sa nouvelle vie. Une longue amitié s'en était suivie et Manon savait écouter avec la plus grande attention le récit de mes voyages qu'elle tentait toujours de partager pour conjurer son isolement. Au fil du temps, un goût commun pour l'artisanat local nous avait rapprochées – tressage de nattes, de sacs, de couronnes en feuilles de pandanus – qui nous permettait une joyeuse complicité avec les Mélanésiennes du clan voisin.

« Dans quelques mois le district de Mueo doit organiser une rencontre artisanale pour les femmes comme celles qui sont organisées depuis quelques temps sur la Grande Terre et dans les Îles Loyauté. Nous avons déjà été invitées ensemble, si tu t'en souviens » me dit-elle.

Je n'avais pas oublié car l'opération *Souriant Village Mélanésien* présidée par M^{me} Scholastique Pid-

jot, épouse du député, était à l'origine du premier mouvement de reconnaissance de la culture canaque mettant en valeur les techniques ancestrales de vannerie et de tissage.

« Il me reste encore quelques exemplaires du recueil d'articles que tu avais publiés dans le *Canard Austral* et quelques photos prises pendant le festival. Tu découvrais le Caillou pour ce premier reportage et tu avais à l'époque remporté un immense succès de librairie. Depuis, nous n'avons jamais oublié de te signaler nos grands moments, ils sont fixés à tout jamais sur les pellicules et dans nos archives » me rappela-t-elle avec émotion.

En effet, l'idée des associations coutumières était de proposer aux femmes d'embellir et de rendre les villages plus accueillants en créant de beaux espaces fleuris pour arracher les hommes des tribus à leur ennui et à l'alcool. Afin de mesurer les progrès d'embellissement, il devint peu à peu d'usage, ce qui est inaccoutumé dans la pensée mélanésienne, de se recevoir et de se comparer entre clans, une occasion de développer en parallèle un concours de magnifiques photos et de reportages filmés. Ainsi, pour la première fois de leur histoire, les chants et les danses traditionnels furent enregistrés afin d'être conservés, fragiles témoins du patrimoine vivant de l'Océanie.

Cette activité donna l'idée d'une réunion plus importante, puis d'une fête, enfin d'une grande rencontre qui rassemblerait toutes les tribus de l'île montrant au monde, et pour la première fois, l'originalité de leurs traditions, de leurs danses et de leurs langues. La mise en pratique de cette première grande manifestation, devant cinquante mille spectateurs, fut assurée par un certain Jean-Marie Tjibaou, à la personnalité encore peu connue, qui avait déclaré lors de l'ouverture :

« ... C'est la première fois que deux mille Kanak se rencontrent en Nouvelle-Calédonie pour dire ensemble qu'ils ne sont pas seulement les vestiges d'une race en voie de disparition, mais qu'il sont fondamentalement présents et avec une volonté de construire l'avenir, de partager l'avenir en apportant leur savoir à la vie moderne » (*Kanaké, Mélanésien de Nouvelle-Calédonie*).

Les premiers discours de ce Kanak investi seront très vite suivis par d'autres, tout aussi inspirés, prémonitoires et décisifs pour le monde mélanésien, souvent repris à travers le monde et très prisés, pour leur humour, des médias occidentaux.

« Crois-tu qu'il sera là ?

— Qui ? me répondit-elle en ayant compris, et la réponse, et la question.

— JMT !

— Tu sais, me précisa-t-elle en hésitant, je l'avais trouvé plutôt sympa à la première réunion préparatoire de Mélanésia 2000, mais c'est devenu l'homme le plus important du parti indépendantiste kanak. S'il est là, je m'en vais !

— ...

— Nous sommes passés du tressage à la naissance d'un leader politique... puis du leader politique à une velléité d'indépendance, enfin, nous arrivons maintenant, veille du scrutin, à un parti qui s'organise en prétextant l'unité d'un peuple indépendant mais qui va très vite s'alimenter de son désir de se séparer de la France ! » conclut-elle avec agacement.

Aux dires de mes confrères, un processus complexe et encore inconnu jusque-là semblait se mettre en place et nous sentions confusément qu'il nous fallait nous préparer.

« Je ne t'apprends rien. Il faut s'attendre à voir grandir un front indépendantiste kanak qui est en train de se fédérer autour d'une idée commune d'autonomie et puis... enfin, c'est très probable, préparer la scission. Le but étant de se séparer de la France, de reprendre nos terres et de nous larguer avec nos valises, comme les Pieds-noirs d'Algérie... ajouta Mannon.

— Je comprends tes craintes, mon amie, mais comment seraient-elles fondées ? Je suis convaincue que les enjeux du monde moderne ne sont plus à la portée d'un pays solitaire, regarde l'échec d'indépendance du Vanuatu...

— Exactement, mais sans dialogue pour l'expliquer, certains partis politiques ne vont pas se priver de durcir leurs discours et de jouer sur les peurs afin de faire le plein de voix dans leur communauté, répliqua-t-elle.

— J'entends bien qu'une telle situation soit très déstabilisante pour préparer sereinement un avenir commun... »

... Et que la porte reste ouverte à toutes les violences avec l'excuse politique au moment décisif des élections, pensais-je sans rien ajouter aux vives inquiétudes de mon amie.

Il était plus de midi quand je dressai le couvert dans la grande pièce à vivre aménagée dans la partie des bâtiments construits *en dur* : verres et assiettes disparates, distribués sur la grande table de ferme couverte d'une vieille toile cirée usée, hors d'âge et sans couleur. Trois grands placards dissimulés dans les murs chaulés sous de lourdes tentures, des bancs de bois peints et quelques chaises ; dans la partie salon, deux profonds canapés, une table basse, des

lampes à pétrole, des bougies, une méridienne en osier tressé, quelques coffres en bois de santal, un ventilateur au plafond : tout cet ensemble hétéroclite donnait à la pièce depuis toujours une fraîcheur exotique, tonique et joyeuse.

Dans moins d'une heure, les hommes débarqueraient avec leurs grands chapeaux de *stockmen*, laissant souffler leurs montures dans la cour, crottés jusqu'aux oreilles d'avoir traîné dans les *creeks*, transpirants et assoiffés comme des *gauchos*. Il y aurait Loïc, le mari de Manon, Calédonien de sang mêlé, issu de l'union hasardeuse d'une jolie Mélanésienne de l'île de Maré et d'un pêcheur breton nommé Paul Leguen, suivi du fils aîné Médéric, vingt-quatre ans, qui avait la stature et la réserve têtue de son père, comme l'affirmait Manon. Il avait choisi de s'expatrier à Thio pour travailler à l'usine de nickel et rapporter un salaire régulier à la ferme en attendant ses prochaines épousailles avec une jeune fille blonde née à Nouméa dans une famille de hauts fonctionnaires métros particulièrement aisés. Celle qui portait le doux prénom d'Isabelle était la fierté cachée de Manon. Elle rêvait de voir le jeune couple s'installer dans une banlieue coquette de Nouméa, Médéric quittant la mine pour un emploi de salarié dans le public ou le privé, mais loin, très loin, des

mauvaises influences gauchistes des syndicats de la Société Le Nickel (SLN).

Willy passa devant moi en faisant mine de m'embrasser sur le front, avec un clin d'œil et un grand sourire. Le cadet ressemblait à Manon dont il était très proche. À vingt-deux ans, il faisait preuve de répartie, d'un humour complice avec tous ceux qui fréquentaient la maisonnée et d'un esprit d'entreprise qui faisait dire à sa mère que « ce bachelier émérite n'appartenait pas à la terre ». Willy était d'une singulière beauté et parions qu'il en avait tout à fait conscience par la décontraction dont il faisait preuve quand il devait affronter les difficultés de la vie. Il nourrissait une passion pour les chevaux et n'hésitait jamais à participer aux fameux rodéos de Bourail contre des cowboys australiens fraîchement débarqués pour l'occasion avec bottes, éperons et fouets, bien décidés à en découdre, car il s'agissait de monter sur le dos d'un cheval sauvage et d'y tenir plus de huit secondes, un challenge que peu d'amateurs réussissaient sans se casser le cou. La plupart du temps, le *Stetson* en équilibre sur ses cheveux dorés, il gagnait la coupe sans s'étonner et finissait par batifoler avec la demoiselle la plus glamour du canton, mais on le soupçonnait de préférer, car c'est souvent ainsi que se terminait un week-end rodéo, se confronter à ces

mauvais joueurs de *poken*¹ auxquels il adorait filer une raclée avec ses compatriotes calédoniens.

« Et ils sont fiers d'eux ! bougonnait Manon en le voyant revenir passablement écorché, les vêtements déchirés avec dans le regard on ne sait quelle intense fierté de virilité affirmée.

Accessoirement, il était encore inscrit dans une école d'apprentissage.

— Tu n'avais pas cours aujourd'hui, Willy ?

— Si, si, mais je savais que tu serais là, me répondra devant Manon celui qui ne me regardait déjà plus comme un enfant. »

Les autres employés du domaine, métis ou non, étaient venus nous rejoindre pour les trois places restantes, car c'est la tradition bretonne de partager la soupe avec ceux qui aident aux travaux des champs, m'avait soufflé Manon avec fierté.

J'attendrais un peu pour revoir le petit Léo, troisième garçon de la fratrie, alors âgé de neuf ans et déjeunant le midi à la cantine. On le disait totalement *enkanaké* échappant à tout contrôle familial et pratiquant à sa façon le métissage culturel tant espéré de tous les Calédoniens. Il fréquentait l'école de Poya

1 Contraction de *English spoken*.

où il semblait avoir beaucoup d'amies ! Hélas, pleurerait déjà sa mère, viendrait un jour la séparation pour le suivi des études secondaires au lycée de Nouméa.

Manon n'était pas ambitieuse pour ses enfants, même s'il lui tenait à cœur de leur laisser un immense domaine de steppes et de rivières, car, m'avait-elle confié un jour :

« Nous avons toujours, leur père et moi, cherché l'autosuffisance pour préserver notre liberté et la destinée familiale est de reproduire le modèle.

J'avais tenté de plaisanter.

— Comme un vieux rêve hippy des *sixties* ! »

Mais j'ai vite compris à sa voix pleine d'émotion, que ce projet mûri à longueur de soirées broussardes, près des lampes à pétrole où tournoyaient les papillons de nuit, était le seul, l'unique grand secret de la famille et que j'étais humblement invitée à le partager en communion avec mes amis. Nous nous étions hâtées de faire passer chaque plat pour des hommes fatigués qui mangeaient vite et parlaient très peu, sauf Willy qui me regardait souvent et cherchait à me faire rire.

« Deux vaches discutent dans un pré : ça ne te fait pas peur toi ces histoires de vaches folles ? dit l'une... Ben j'm'en fous, répond l'autre, j'suis une poulette : cot ! cot !

— Ah! Ah !... Très drôle ! reprit Manon en forçant un rire distrait.

— Et celle-ci : Quelle différence entre bières et chasseurs australiens ?

— Willy, tu vas ennuyer Soizic ! » s'agaça Manon.

Après quelques minutes de repos, sans plus de paroles, ils repartirent à travers la plaine, écrasant les feuilles odorantes des niaoulis sous le sabot impatient des chevaux. Galopant dans les herbes hautes jusqu'à la Chaîne Centrale où ils allaient poursuivre quelques cerfs ou bétail égaré, réparer des clôtures, pêcher dans les *creeks*, dresser des chevaux... Puis, quand le soleil se coucherait accrochant des flaques jaune orangé au flanc de la montagne, alors seulement ils pourraient rentrer, délivrés de la lourde chaleur tropicale. Le dîner plus léger nous laisserait du temps au salon pour les palabres devant la poudre de Nescafé, parfois du tabac frais et quelques biscuits secs trempés dans du lait.

J'interrogeais Manon sur les dernières nouvelles de radio Coco¹ et lui *racontais le journal*, elle qui n'a plus le temps de lire. Nous avons fait le point sur les événements d'actualité à Nouméa, à la rubrique *chiens*

¹ Ragots qui circulent de bouche à oreille à la vitesse du vent.

écrasés, en évitant d'instinct, ce soir-là, d'ouvrir un débat sur les prochaines élections, préservant ce moment calme où les hommes enfin épuisés et fourbus allumeraient leurs pipes d'herbes sèches comme il est d'usage ici jusque dans les tribus. Cependant que Willy, qui devait certainement s'attendre à mieux de ma part, nous affirmait être très impressionné par le journalisme d'investigation.

« C'est un journalisme d'enquêtes qui propose de faire des *méta-analyses* sur un même sujet en interrogeant des spécialistes. Je pourrais aussi bien faire la même chose en restant à Paris... Le micro tendu c'est pas le genre des grosses pointures de l'information... Moi, ce qui m'intéresse, c'est le terrain. Aller sur place, voir ce qui se passe, vérifier mes sources puis éclairer le public sur des sujets d'actualité. C'est ici que ça se passe et nulle part ailleurs...

— Tu es une sorte de Tintin au Tibet alors ! me répondit-il, un peu vexé.

— On n'a pas encore publié *Tintin en Kanaky*... » s'amusa Médéric.

Enfin, ce jour-là, pour terminer la soirée, c'est une course cycliste qui prit le relais de toutes les discussions. Cet évènement festif qui mobilise chaque année le monde calédonien fut abondamment commenté. Quelques étapes devaient être localement

préparées par Loïc qui nous demanda notre active participation, au féminin, pour la préparation des quelques lots et banderoles qui seraient remis aux gagnants de l'étape. La *petite reine* est un sport de prédilection en Nouvelle-Calédonie. Le Grand tour cycliste était donc prévu comme chaque année au mois d'octobre, calendrier sportif oblige.

En attendant, c'était l'heure du coucher dans la petite maison d'amis au fond du parc. Complètement assommée de fatigue, j'ai vite repris mes marques dans l'une des étroites cases traditionnelles dressées dans la prairie, rassurée par la lourde porte à verrou et l'étanchéité du toit fixé par de larges plaques d'écorces de niaoulis maintenues au moyen d'un grillage lesté de galets pour résister aux vents tourbillonnants des tempêtes tropicales. Le sol de terre battue était recouvert de nattes tressées. Un bloc de mousse épais garni d'un *tifafai*¹ polynésien me servira de lit.

Chez Manon, le confort est incertain comme chez la plupart des broussards occupés à soigner en priorité bêtes et plantes, à poursuivre le bétail dans

¹ Deux pièces de draps de couleur contrastée finement découpées en forme d'hibiscus puis rebrodées ensemble.

les immenses plaines, à construire ou réparer des clôtures, à chasser et à pêcher pour pouvoir subsister.

On comprend aisément que cette vie de rude labeur qui leur procure tant de liberté les attache à un environnement rustique, excluant toute idée de bien-être à l'occidentale. Comme pour les Mélanésiens, la vie en brousse était exigeante pour les colons. Il fallait continuellement composer avec une nature souvent généreuse, à condition de respecter ses lois. La jeune Manon, dans le secret des îles, avait été instruite à cette dure réalité, ce qui n'empêchait pas ses rêves d'une vie citadine plus facile, mais parfois aussi, quand elle m'observait, plus solitaire et affectivement d'une remarquable incohérence.

Laquelle d'entre nous était la plus heureuse quand nous partions au marché de La Foa pour vendre les fruits de mer arrachés à la mangrove, les délicieuses huîtres de palétuviers, les crabes, les fruits de la passion et de l'arbre à pain, les saucissons de cerfs débusqués lors d'un *coup d'chasse* ou les pâtisseries faites maison – au faré, corrigeait Manon qui faisait rouler des « r » sonores à la façon polynésienne, en compagnie des autres femmes de la région : mélanésiennes, wallisiennes, indonésiennes, ou vietnamiennes ? Un *melting pot* de populations que l'on retrouve également sur le marché de Nouméa.

Sur une petite caisse en bois de gaiac, chevet ou table basse, mon amie avait pris soin de poser pour m'accueillir un vase rempli des fleurs nacrées du frangipanier, tout simplement appelé *tipanier* dans les îles. Une grande malle en métal bleu repeinte sur ses nombreuses plaques de rouille, témoin silencieux des voyages en bateau de mes hôtes, complétait l'ameublement. Partout, un parfum camphré, si doux et si *craquant* flottant sur les collines à niaoulis vous enveloppait d'un bien-être apaisant. De ces arbres trapus aux troncs nacrés, emblèmes de la Grande Terre, on distille l'huile de goménol aux propriétés antiseptique, cicatrisante et anesthésiante. La décoction des feuilles servait autrefois pour laver les enfants et les malades. Comment le décrire ?

« Le niaouli, tronc pâle et tourmenté, feuille menue qui fait penser à la fois à un eucalyptus – en moins laid – et à l'olivier – en moins beau » (Alain Rollat, *Tjibaou le Kanak.*)

Willy m'avait soufflé, avec un air moqueur :

« On disait autrefois, dans le milieu bourgeois des expatriés, que la femme occidentale née sur le Cailou, était un *niaouli*. »

L'histoire ne précise pas si elle ressemblait plus à l'olivier qu'à l'eucalyptus !

Demain, nous ferons à la ville nos provisions de Noël pour Manon et sa grande famille. Nous nous offrirons un jus de pommes cannelle au café Saint-Hubert sur la place des Cocotiers plantée, c'est exotiquement contradictoire, de magnifiques flamboyants. Nous irons rôder près du kiosque à musique avec autour de nous la population multicolore des environs du marché. Les élégants costumes clairs des expatriés croiseront de fraîches robes mission, de jolies Chinoises aux traits fins, des coiffures rasta sous des bonnets de laine, des Européennes jeans américains et tee-shirts moulants : de tout pour faire un monde et nous extasier ou nous agacer.

J'avais hâtivement posé mes bagages sur le sol et bientôt, décalage horaire aidant, le sommeil eut raison de mon endurance tandis que le cri sourd d'un notou, gavé tout le jour des fruits mûrs du goyavier, se mêlait au frémissement des palmiers caressés par le vent.

Mines de Thio

LE LENDEMAIN, APRÈS UN copieux petit déjeuner fait de Nescafé au lait condensé sucré, des biscuits secs de la boîte en fer-blanc et de papayes arrosées d'un jus de citron vert, nous nous étions préparées plus tôt que prévu. Le petit Léo qui n'avait pas école ce jour-là fut confié à Nina, jeune popinée en robe mission bleue et blanche garnie de dentelle rose. Un vêtement qui serre le cou et les poignets et recouvre largement le corps jusqu'aux chevilles, dans une forme informe, sévèrement imposée par les dictats de l'Église. Fille aînée du petit chef de la tribu voisine, Nina avait l'habitude de garder des enfants et ils passeraient un après-midi *génial* avec le reste des gamins du clan : la confection d'un radeau était déjà au programme.

Après le départ de Léo, nous avons repris un café, heureuses de nous retrouver en tête à tête pour enfin partager nos petits secrets.